



## Les communautés religieuses au Québec : pour une approche par familles spirituelles

Guy Laperrière

Volume 67, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006771ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006771ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laperrière, G. (2001). Les communautés religieuses au Québec : pour une approche par familles spirituelles. *Études d'histoire religieuse*, 67, 167–182. <https://doi.org/10.7202/1006771ar>

Article abstract

The article attempts to conduct a state-of-the-art review of the main books published on the history of religious orders and congregations in Quebec between 1975 and 1999. It then suggests a new approach centered on the notion of spiritual families, and offers a typology of Quebec-based congregations according to that approach.

# Les communautés religieuses au Québec : pour une approche par familles spirituelles

Guy Laperrière<sup>1</sup>  
*Université de Sherbrooke*

**RÉSUMÉ :** Où en est l'historiographie des congrégations religieuses au Québec ? L'article fait le point sur les principaux ouvrages publiés de 1975 à 1999. Il propose ensuite une approche nouvelle, par familles spirituelles, et esquisse une typologie des communautés établies au Québec en fonction de cette approche.

**ABSTRACT:** The article attempts to conduct a state-of-the-art review of the main books published on the history of religious orders and congregations in Quebec between 1975 and 1999. It then suggests a new approach centered on the notion of spiritual families, and offers a typology of Quebec-based congregations according to that approach.

\* \* \*

Depuis une vingtaine d'années, l'histoire des communautés religieuses au Québec a connu un essor considérable. À mesure que le nombre de leurs membres diminue, les communautés tiennent à faire connaître leur contribution à la société québécoise. Au même moment, les universitaires s'intéressent de plus en plus à ces congrégations. Comment a évolué l'historiographie dans ce secteur ? Et comment faire progresser la recherche ? Ce sont les deux questions auxquelles nous tenterons de répondre.

## I. L'évolution de l'historiographie depuis 1980

Dans ce secteur de l'histoire des congrégations, ce ne sont pas tant les méthodes qui ont évolué : il y avait en 1950 comme il y a aujourd'hui encore

---

<sup>1</sup> Professeur d'histoire à l'Université de Sherbrooke depuis 1971, Guy Laperrière a publié de nombreux bilans historiographiques sur différents aspects de l'histoire religieuse au Québec. Sa recherche la plus importante porte sur la venue au Québec des congrégations françaises entre 1880 et 1914. Courriel : glaperri@courrier.usherb.ca

des recherches solidement documentées voisinant avec des travaux d'édification. C'est plus par le questionnement que peuvent différer les ouvrages, questionnements souvent marqués par la sous-discipline des auteurs. Donnons quatre exemples des années 1980. Spécialiste d'histoire économique, Brian YOUNG<sup>2</sup> produit en 1986 une étude du Séminaire de Montréal comme institution financière. Micheline D'ALLAIRE, qui s'intéresse à l'histoire sociale, publie *Les dots des religieuses au Canada français*, à partir des cas des cinq communautés féminines établies en Nouvelle-France. Tournée davantage vers la pauvreté, Huguette LAPOINTE-ROY présente les œuvres charitables des sulpiciens, des Sœurs grises et des Sœurs de la Providence comme *Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle (1831-1871)*. Enfin, un spécialiste de l'histoire des bibliothèques, Marcel LAJEUNESSE, étudie *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle (1840-1910)*, par le biais de leurs bibliothèques et de leurs cercles littéraires. L'aire de travail détermine souvent l'angle choisi. Tâchons maintenant de caractériser les travaux historiques produits depuis une vingtaine d'années sur les communautés religieuses.

#### A. Typologie des auteurs

À qui confie-t-on le soin d'écrire l'histoire d'une communauté ? Si on en a un, à un historien de l'intérieur. C'est le cas des jésuites. Les publications du père Lucien CAMPEAU sur les missions du XVII<sup>e</sup> siècle font autorité. À côté de ses imposants *Monumenta*, ne citons ici que sa monographie sur *La mission des Jésuites chez les Hurons, 1634-1650* (1987). D'autres ont suivi ses traces, de Robert Toupin à René Latourelle. Ils ont un trait en commun : ils défendent la Compagnie *unguibus et rostro*, de toutes leurs forces. D'autres ont aussi écrit sur des communautés qu'ils connaissaient de l'intérieur, mais avec plus de détachement : qu'on songe à Jean-Pierre ASSELIN pour les rédemptoristes (1981), à Jean HAMELIN pour les franciscains (1990), à Godefroy DÉVOST pour les capucins (1993), un modèle du genre, ou au regretté Guy-Marie OURY (1929-2000) pour les Ursulines de Québec (1999), prolongement de ses travaux sur Marie de l'Incarnation.

D'autres communautés recourent à la commande. Ici, la liste est plus longue et touche surtout des congrégations féminines ; le résultat est souvent fort heureux. Citons, par ordre chronologique :

- 1984            Normand PERRON, Augustines de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi
- 1989-1995    François ROUSSEAU, Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec
- 1990            Claude-Marie GAGNON, Sœurs grises de Saint-Hyacinthe

---

<sup>2</sup> Les noms en capitales renvoient à un titre de la bibliographie.

- 1994 Denise ROBILLARD, *Sœurs de Notre-Dame du Bon Conseil de Chicoutimi*
- 1998 Marie-Paule MALOUIN, *Institut Notre-Dame du Bon Conseil de Montréal*

Les communautés plus fortunées peuvent se payer des historiens plus chevronnés, comme les Frères des Écoles chrétiennes avec Nive VOISINE ou les sulpiciens, qui ont pu en engager quatre (Caulier, Lemieux, Voisine, Laperrière, 1992) ! La commande n'exclut pas la probité, comme VOISINE le montre avec éclat. Ce dernier dit les choses telles qu'elles sont, notamment dans le tome III, qui ne dissimule ni les défections ni les écarts de conduite.

Souvent aussi, c'est la vie de la fondatrice qu'on veut faire écrire, parfois en vue d'une béatification. On peut citer, entre autres travaux de grande qualité :

- 1987 Giselle HUOT, *Marie de la Charité (Dominicaines de l'Enfant-Jésus)*
- 1988 Denise ROBILLARD, *Émilie Tavernier-Gamelin (Sœurs de la Providence)*
- 1991 Giselle HUOT, *Élisabeth Turgeon (Sœurs du Saint-Rosaire)*
- 1993 Émilien LAMIRANDE, *Élisabeth Bruyère (Sœurs grises d'Ottawa)*
- 1998 Nive VOISINE et Yvonne WARD, *Marcelle Mallet (Sœurs de la Charité de Québec)*
- 1999 Jean HAMELIN, *Le père Eugène Prévost (Fraternité sacerdotale et Oblates de Béthanie)*

Non seulement ces auteurs présentent l'itinéraire de leur héros, mais ils le situent dans la société de son temps. La biographie du père Prévost mérite une attention spéciale. Comme tout ce qu'il a touché, Jean Hamelin a renouvelé le genre. Ici, il s'attache particulièrement à la spiritualité sacerdotale du père Prévost, toute orientée vers l'amour de Jésus. La dimension spirituelle est encore trop absente de notre histoire religieuse pour qu'on ne salue pas cette biographie qui trace dans une forte analyse l'itinéraire d'un fondateur et repose sur la lecture de milliers de pages de spiritualité. C'est dire que la commande n'exclut pas la nouveauté scientifique.

Et puisque nous parlons de Jean Hamelin, pourquoi ne pas mentionner l'apport du *DBC* à la biographie de tant de religieux et de religieuses du Québec ? Pour me limiter aux deux derniers volumes parus (XIII, 1994 et XIV, 1998), on en relève une trentaine, soit 19 d'hommes et 10 de femmes, dont 6 fondatrices (Précieux-Sang, *Sœurs grises de Nicolet*, *Assomption*

de la Sainte-Vierge, Dominicaines de l'Enfant-Jésus, Petites Sœurs de la Sainte-Famille, Ursulines de Roberval).

Troisième catégorie d'auteurs : celle des universitaires qui s'intéressent à l'un ou l'autre aspect de la vie des communautés religieuses. Bernard DENAULT (1975) et Marguerite JEAN (1977) en ont été les prototypes au Québec ; en France, l'année 1984 a vu paraître deux ouvrages particulièrement novateurs dans ce domaine, qui étudient tous deux l'univers des religieuses au XIX<sup>e</sup> siècle : celui d'Odile ARNOLD, *Le corps et l'âme*, qui explore la vie quotidienne, la vie matérielle, les doctrines spirituelles, et celui de Claude LANGLOIS, *Le catholicisme au féminin*, une étude systématique et quantitative des congrégations à supérieure générale de 1800 à 1880.

D'autres travaux éclairent un volet particulier de l'histoire : ainsi la colonisation et l'éducation en milieu franco-ontarien durant l'entre-deux-guerres prennent tout leur relief dans l'analyse de Danielle COULOMBE sur les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours (1998). Par leurs interrogations neuves, ces études ouvrent de nouvelles voies à la recherche.

Au Québec, deux secteurs ont concouru à élargir les pistes de réflexion : les travaux de sociologie historique et les études féministes.

## **B. Les travaux de sociologie historique**

Le passage au Québec de Jean Séguy au début des années 1970 a beaucoup contribué à lancer la veine des travaux de sociologie historique en matière religieuse, en particulier sur les communautés. Les Bernard Denault, Benoît Lévesque, Gabriel Dussault et Gilles Martel s'y sont d'abord consacrés, avant que Paul-André TURCOTTE ne vienne couronner ce courant par une série d'études importantes, d'abord sur les Clercs de Saint-Viateur, de 1957 à 1972 (1981) puis de 1969 à 1980 (1985), et enfin sur l'ensemble des frères éducateurs dans l'enseignement secondaire public entre 1920 et 1970 (1988). On peut y adjoindre l'étude de Raymond COURCY sur les Petites Sœurs de l'Assomption (1990). Des concepts sociologiques, en particulier celui de l'utopie, ont permis d'insuffler aux études sur les communautés une dynamique nouvelle<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Sur ces concepts, on lira avec profit : Jean Séguy, « Une sociologie des sociétés imaginées : monachisme et utopie », *Annales ESC*, 26, 1971, p. 328-354 ; « Pour une sociologie de l'ordre religieux », *Archives de sciences sociales des religions*, 57, 1, 1984, p. 55-69 ; Paul-André Turcotte, « À l'intersection de l'Église et de la secte, l'ordre religieux », *Sociologie et sociétés*, 22, 2, 1990, p. 65-80 ; Benoît Lévesque, « L'enseignement secondaire public des Frères éducateurs (1920-1970). Utopie et modernité », note critique, *Sciences religieuses/Studies in Religion*, 19, 4, 1990, p. 471-483.

### C. Les études féministes

Dans les années 1980, les études féministes, dont l'histoire a été tout à fait partie prenante, ont renouvelé les approches sur l'étude des communautés féminines. Deux collectifs parus en 1983 présentaient les premiers fruits des travaux animés pour une large part par Nadia FAHMY-EID et Micheline DUMONT. On trouvait dans le premier, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, qui portait sur la famille et l'éducation, des études importantes qui allaient déboucher sur des livres. D'abord celui de Marie-Paule MALOUIN sur l'académie Marie-Rose, des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, de 1876 à 1911, où l'on voyait cohabiter dans un même édifice, jusqu'en 1891, école publique (paroissiale) et école privée (le pensionnat), qui seront ensuite séparées, d'où le titre, un peu bizarre, de l'ouvrage : *Ma sœur, à quelle école allez-vous ?* (1985). L'autre thèse, posthume, a d'abord été publiée en anglais et son titre décrit bien la problématique de l'auteure : *Taking the Veil. An Alternative to Marriage, Motherhood and Spinsterhood in Quebec, 1840-1920* (1987). Marta DANYLEWYCZ part du cas de deux communautés montréalaises, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, vénérable congrégation enseignante, et les Sœurs de la Miséricorde, jeune congrégation vouée aux mères célibataires, et essaie de retrouver le sens des vocations au XIX<sup>e</sup> siècle. Son dernier chapitre, qui tente de jeter un pont entre religieuses et féministes, avait d'abord été publié dès 1981 sous le titre « Changing Relationships : Nuns and Feminists in Montreal, 1890-1925 » (*Histoire sociale/Social History*, novembre 1981), avant d'être repris dans le deuxième collectif de 1983, *Travailleuses et féministes*, où il figurait à côté du célèbre article de Micheline DUMONT, « Vocation religieuse et condition féminine », d'abord publié dans *Recherches sociographiques* (1978) et qui connaîtra sa version définitive, passablement nuancée, dans le chapitre 2 d'un ouvrage au titre provocateur, *Les religieuses sont-elles féministes ?* (1995) : « Les femmes et la vocation religieuse » (voir les précisions de la p. 203). Les autres chapitres de ce livre-bilan étudient notamment la tradition éducative et la gestion financière des religieuses, sans oublier les sujets d'actualité que sont la question des crèches et des orphelinats et celle du déclin démographique des religieuses et de leurs nouveaux engagements. Signalons enfin un autre collectif, *Les couventines* (1986), qui constitue sans doute le sommet de la collaboration DUMONT/FAHMY-EID, animatrices du Groupe de recherches en histoire de l'éducation des filles (GREF), dont le travail a porté sur une douzaine de congrégations enseignantes entre 1840 et 1960. C'est tout l'univers des couventines qu'on a tenté de restituer, avec un dernier chapitre de M. Dumont sur « Les congrégations religieuses enseignantes ».

Évidemment, les études féministes ne se sont pas arrêtées là, comme on a pu le voir par la publication en 1995 des actes d'un important colloque

tenu en 1990 sur le thème *Femmes et religion*. Une section « Aspects sociohistoriques » regroupe des études de Ruby Heap, de Micheline Dumont et de l'équipe animée par Nicole Laurin, à laquelle nous nous attarderons maintenant.

#### **D. L'équipe Nicole Laurin/Danielle Juteau**

Il convient de faire une niche à part pour cette équipe de sociologues de l'Université de Montréal qui ont su faire la synthèse des courants sociologique et féministe dans leurs travaux sur *Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*. Les historiens sont prodigieusement agacés par la tendance des sociologues à gommer les réalités conjoncturelles et ponctuelles en dissimulant les congrégations sous l'anonymat. On regroupe donc les congrégations par taille et par activités principales. Cela dit, les recherches sont poussées et les analyses pénétrantes. Le premier ouvrage (1991) plante le décor : analyse démographique (nombre, âge, entrées, sorties), origine des religieuses (ethnique, familiale, sociale, géographique) et leur scolarité à l'entrée. Le deuxième, *Un métier et une vocation* (1997), plus dense et plus ramassé, étudie le travail des religieuses à partir de leurs obédiences. Il distingue le statut de « religieuses » de ceux de « mères-épouses » et de salariées : les religieuses sont hors salariat et hors foyer. Il est difficile de résumer une analyse aussi riche. Son grand intérêt est de situer le travail des religieuses dans le contexte plus large de l'évolution du travail féminin dans la société québécoise, avec insistance sur les rapports de sexes.

Si les auteures s'en étaient tenues là, on aurait pu leur reprocher d'avoir négligé l'essentiel : la vocation, la vie religieuse, la spiritualité. Dans son article « Le sacrifice de soi : une analyse du discours sur la chasteté » (*Société*, 20/21, 1999, p. 213-251), Nicole Laurin va au cœur de la vie religieuse et se distingue tant par son sens des nuances que par la compréhension intime du phénomène étudié. Le rapport de la religieuse au corps, à la nature, l'évolution au cours des années 1950 vers un célibat épanouissant, la psycho-pédagogie de la chasteté, la maternité spirituelle, le sens de la vocation : tout cela est analysé à partir d'un ensemble de sources (constitutions, coutumiers, catéchismes de vœux, ouvrages sur la vie religieuse et sa spiritualité) trop rarement exploitées. D'une qualité exceptionnelle, les études de cette équipe jettent un vif éclairage sur la vie et le rôle des religieuses dans la société québécoise du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'au tournant des années 1970.

#### **E. Une question lancinante : les rapports hommes-femmes dans les congrégations religieuses**

Les analyses féministes ont lancé avec force la question des genres dans l'étude des communautés religieuses. En réponse à la question *Les*

*religieuses sont-elles féministes*, Micheline Dumont avance que « La vocation religieuse féminine semble indissociable de la condition des femmes » (p. 183). De leur côté, Danielle Juteau et Nicole Laurin ont analysé plus à fond l'appartenance de sexe dans l'Église et ce qu'elles appellent « le sexage dans l'institution religieuse ».

Cela nous amène à quelques réflexions sur la dépendance – ou l'indépendance – des religieuses par rapport aux hommes d'Église, qui gagneraient à être approfondies. D'abord, plusieurs congrégations féminines dépendent directement d'un pouvoir masculin. C'est le cas des Filles de la Sagesse, qui ont bien une supérieure générale, mais dont le supérieur est le supérieur général des montfortains ; ou encore des trappistines, dont chaque monastère relève de l'abbé d'un monastère masculin. De même, les congrégations de droit diocésain doivent suivre les directives de l'évêque, qui ne se gêne pas pour en donner. Tant en France qu'au Québec, j'ai rencontré des cas d'abus d'autorité manifestes (fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècles). Cela ne veut pas dire que les autorités d'une congrégation féminine, la supérieure générale ou l'abbesse et son conseil, n'aient pas de pouvoirs réels, notamment pour l'ouverture de maisons ou l'assignation des sœurs. Mais pour certaines orientations majeures, il est intéressant d'analyser les limites et l'extension du pouvoir de chacun. Il y a là un enjeu qui préoccupe beaucoup la société contemporaine, assoiffée d'égalité et attentive aux sphères d'influence.

## **II. Pour une approche par familles spirituelles**

La production scientifique sur les communautés au Québec est abondante, variée, novatrice, nous venons de le voir. Doit-elle cependant poursuivre sur la même lancée ? Puisqu'on a étudié les congrégations sur toutes les coutures, faut-il continuer ? Si les perspectives restent les mêmes, ne risque-t-on pas la répétition, le piétinement ?

Si on se fie aux chiffres de la grande enquête de Bernard Denault, réalisée en 1969, il y aurait eu alors, au Québec, 196 communautés, dont 63 masculines et 133 féminines. Faut-il toutes les étudier ? Déjà à ce moment-là, 46 % d'entre elles étaient considérées comme « très petites », soit celles de moins de 50 membres. Elles sont souvent de fondation ou d'implantation récente : après la Deuxième Guerre, pour 58 de ces 90 congrégations, près des deux-tiers ; seules 5 congrégations arrivées après 1945 comptent plus de 50 membres. Mais s'il est vrai qu'il y a plusieurs de ces petites communautés, surtout celles arrivées après 1958, qui ne sont guère connues (Missionnaires de Saint-Charles, Petits frères du Bon-Pasteur, Congrégation de la Mère de Dieu, Petites Sœurs de Notre-Dame du Sourire, Sœurs du Saint-Crucifix), il en est d'autres qui, même réduites en effectifs,



sont assez bien connues, du moins dans leur milieu. On peut nommer, chez les hommes, les Assomptionnistes, les Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, les Cisterciens de Rougemont, les Missionnaires de Mariannahill, la Société de Saint-Paul, les Fils de la Charité et, chez les femmes, les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, les moniales dominicaines de Berthier, les Rédemptoristines, les Filles de Marie de l'Assomption, les Auxiliatrices, les Petites Sœurs de Jésus. Une communauté peut être répandue ailleurs et compter peu de membres au Québec.

Ce n'est pas forcément leur taille, leur ancienneté ou leur statut qui font l'originalité des congrégations. On peut certes les regrouper et constater entre certaines d'entre elles des similitudes, notamment en ce qui concerne leur occupation principale : éducation, contemplation, missions, prédication, hospitalisation. Mais, s'il est une chose que mes propres recherches sur les congrégations françaises implantées au Québec avant 1914 m'ont montrée, c'est la spécificité de l'histoire de chaque congrégation. Les circonstances de l'histoire font que chaque congrégation devient un cas d'espèce.

Si on veut progresser, en qualité, dans la recherche, il me semble qu'il faudrait approfondir l'aspect proprement religieux de cette vie de femmes et d'hommes consacrés, et tenter d'analyser plus avant les courants spirituels auxquels les communautés se rattachent. Les sociologues ont beaucoup classé celles-ci par catégories : genre, taille, champ d'activité, emplois. Mais pourquoi ne pas les analyser par ce qui leur tient le plus à cœur, ce par quoi elles veulent se caractériser elles-mêmes : leur vie religieuse, leur spiritualité ?

Je suis loin d'être un expert en la matière, mais je veux tout de même tenter rapidement l'exercice, en essayant de classer les principales congrégations présentes au Québec par familles spirituelles. Procédons chronologiquement, en suivant les dates de fondation des ordres ou congrégations. Notre effort consistera moins à décrire les différents courants spirituels – il existe pour cela d'excellents ouvrages – qu'à tenter de regrouper les congrégations par leur appartenance à ces différentes familles spirituelles.

#### **A. Un essai de typologie des communautés présentes au Québec par familles spirituelles**

La tradition monastique s'ouvre en Occident avec saint Benoît (VI<sup>e</sup> siècle) et les bénédictins s'implantent à Saint-Benoît-du-Lac en 1912. Des moniales bénédictines arrivent aux Deux-Montagnes en 1936. En 1949, les adoratrices du Précieux-Sang de Mont-Laurier changent d'orientation et deviennent des moniales bénédictines du Précieux-Sang ; elles prendront en 1976 le nom de bénédictines de Mont-Laurier. Mais la plus ancienne implantation

monastique masculine au Québec est celle des trappistes à Oka, en 1881. Ils sont plutôt connus aujourd'hui sous le nom de cisterciens, se réclament de saint Bernard (XII<sup>e</sup> siècle), avec leurs deux monastères d'Oka et de Mistassini. Des trappistines sont à Saint-Romuald depuis 1902 ; d'autres cisterciens, de Lérins, sont arrivés à Rougemont en 1932.

Viennent ensuite les ordres mendiants, fondés au XIII<sup>e</sup> siècle, principalement les franciscains et les dominicains. La famille de saint François d'Assise a proliféré en plusieurs branches, tant masculines que féminines, dont plusieurs se retrouvent au Québec. Chez les hommes, sans oublier les récollets de Nouvelle-France, citons les franciscains et les capucins, arrivés en 1890 à la suite de la loi militaire en France ; pour leur part, les conventuels se sont implantés à Montréal en 1930. Du côté féminin, le nombre de franciscaines est pour ainsi dire infini. Les plus nombreuses au Québec sont les Petites franciscaines de Marie, aux débuts tumultueux, puisque la maison-mère est passée de Worcester, Mass., en 1889, à Baie Saint-Paul, alors dans le diocèse de Chicoutimi, en 1891. Pour initier ces dernières à la vie franciscaine, les franciscains de Montréal feront venir de France des franciscaines missionnaires de Marie, importante communauté internationale qui s'implantera à Québec, sur la Grande-Allée, en 1892.

Et nous voici déjà avec quatre congrégations d'esprit franciscain implantées en trois ans ! Il en viendra d'autres : d'abord et surtout les clarisses, moniales contemplatives du deuxième ordre<sup>4</sup>, en 1902, à Valleyfield, qui essaieront plus tard en plusieurs localités, puis les sœurs du troisième ordre (tiers-ordre franciscain régulier) : Sœurs de Saint-François d'Assise de Lyon en 1904 et, la même année, une fondation saguenayenne, les Sœurs de Saint-Antoine de Padoue, devenues en 1929 les antoniennes de Marie ; les franciscaines missionnaires de l'Immaculée-Conception, qui s'occupent de la communauté italienne à Montréal depuis 1912 ; les Petites Filles de Saint-François, fondées à Montréal en 1948 à partir d'un tiers-ordre séculier fondé en 1891 (Société de Sainte-Élisabeth). Faut-il le rappeler ? La vertu principale qui guide la famille du *Poverello* est la pauvreté, d'où le nom d'ordres mendiants.

Du côté des dominicains, le premier ordre est implanté à Saint-Hyacinthe en 1873, après vingt ans de démarches. Le second ordre, celui des moniales, établit un monastère à Berthier en 1925. Quant aux dominicaines

---

<sup>4</sup> Chez les ordres mendiants, on distingue trois ordres : le premier ordre, qui regroupe les religieux masculins à vœux solennels ; le deuxième ordre, les religieuses contemplatives ; le tiers-ordre, qui peut être régulier (congrégation à vœux simples) ou séculier (laïcs, hommes ou femmes, se réclamant de la spiritualité de l'ordre). Pour les notions techniques reliées aux congrégations, consulter les « Notions élémentaires sur le cadre canonique de la vie consacrée », Michel Thériault, *Les instituts de vie consacrée au Canada depuis les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui*, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, 1980, p. 22-44.

du troisième ordre, elles sont légion, puisque Denault recense sept communautés différentes. Les plus nombreuses sont les Dominicaines de la Trinité, qui résultent de la fusion en 1967 des Dominicaines de l'Enfant-Jésus, du Séminaire de Québec (1887), et des Dominicaines du Rosaire, du Séminaire de Trois-Rivières (1902), issues des précédentes. On se souviendra que ce sont les dominicains qui ont répandu la dévotion du Rosaire, tandis que les franciscains développaient celles du chemin de croix et des Lieux saints.

Il y a bien quelques autres ordres de cette période qu'on retrouve au Québec, dans leurs branches tant masculine que féminine, servites, trinitaires, mais passons plutôt au XVI<sup>e</sup> siècle, avec la congrégation la plus célèbre de toutes, la Compagnie de Jésus, ou jésuites. En 1969, Denault en a recensé 658 au Québec. Arrivés d'abord en 1625, puis interdits de recrutement par les Anglais après la Conquête, les jésuites sont rappelés à Montréal en 1842 par M<sup>re</sup> Bourget. C'est une congrégation active, militante, une véritable *compagnie*, qui sert d'avant-garde à la Réforme catholique. La spiritualité jésuite se pratique particulièrement par les Exercices de Saint-Ignace ; au Canada français, ce sont les jésuites qui répandront le plus les maisons de retraites fermées (Villa Saint-Martin, Villa Manrèse). Des jésuites fonderont ou inspireront une quantité industrielle de communautés religieuses féminines. Ne citons, pour le Québec, que les Religieuses du Sacré-Cœur (1842), la Société de Marie-Réparatrice (1910), les Sœurs auxiliatrices (1949), pour en prendre trois qui se sont implantées à des époques différentes.

Toujours au XVI<sup>e</sup> siècle sont fondées les ursulines de sainte Angèle Merici, qui passeront d'Italie en France et de là au Canada en 1639, avec la grande figure de Marie de l'Incarnation<sup>5</sup>. C'est la première de nos congrégations enseignantes féminines, avec les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame (1653). Les premières sont cloîtrées, les secondes séculières, selon la volonté de leur fondatrice, Marguerite Bourgeoys<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Voir Raymond Brodeur, « Regards pluriels sur Marie de l'Incarnation : questions méthodologiques et pertinence pour aujourd'hui », C. Ménard et F. Villeneuve, dir., *Spiritualité contemporaine : défis culturels et théologiques*, Fides, 1996, p. 353-366. Ce texte fait surtout état de la création à Québec en 1993 du CÉMI (Centre d'études Marie de l'Incarnation). Il se termine par une « Bibliographie des études récentes sur les communautés religieuses » (p. 362-366) qui, curieusement, ne recoupe que très partiellement celle que nous produisons ici même, tant la matière est vaste et les approches possibles variées...

Deux colloques ont eu lieu en 1999, pour marquer l'anniversaire de 1599, à Tours et à Québec. Celui de Tours a été publié : Françoise Derooy-Pineau, dir., *Marie Guyard de l'Incarnation, un destin transocéanique (Tours, 1599 – Québec 1672)*, Paris, L'Harmattan, 2000, 415 p. ; celui de Québec est sous presse.

<sup>6</sup> Canonisée en 1982, Marguerite Bourgeoys fait elle aussi l'objet d'écrits de plus en plus nombreux, souvent de qualité, comme l'étude de Patricia SIMPSON (1997).

Et nous voici en plein XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'École française de spiritualité, qui a vu naître plusieurs de nos congrégations, notamment les sociétés de prêtres. On pense aux grandes figures que sont Bérulle, Vincent de Paul, Jean-Jacques Olier, Jean Eudes. Les congrégations masculines fondées par les deux premiers (oratoriens, lazaristes) ne se sont pas implantées au Québec ; par contre, sulpiciens et eudistes y ont connu un essor considérable. On connaît la spiritualité et l'art sulpiciens : cette société de prêtres a exercé à Montréal une grande influence, notamment sur les trois communautés féminines les plus anciennes, dont elle assurait l'aumônerie : Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, Congrégation de Notre-Dame et Sœurs grises de Marguerite d'Youville. Les Petites Filles de Saint-Joseph, fondées par un sulpicien en 1857, et qui assurent les soins au Collège de Montréal, en sont assez proches. N'oublions pas un autre prêtre au grand rayonnement : Jean-Baptiste de La Salle, le fondateur des Frères des Écoles chrétiennes, implantés au Canada par l'entremise des sulpiciens en 1837.

De leur côté, les Filles de la charité de Saint-Vincent de Paul, la fondation la plus connue de monsieur Vincent et la congrégation la plus répandue en France, ne s'implanta au Québec qu'en 1948 et y connut peu de développement. Il en va de même des Petites Sœurs des pauvres, connues à Montréal comme communauté anglophone, the Little Sisters of the Poor (1887), et assez peu répandues.

Les soins aux pauvres seront assurés à Québec par les augustines de l'Hôpital général (1693) et à Montréal par les Sœurs grises (1737). Lors de son voyage en France en 1841, M<sup>gr</sup> Bourget aurait bien voulu introduire au Canada les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul. Finalement, il transformera plutôt l'œuvre de la Providence d'Émilie Gamelin en communauté religieuse, les Sœurs de la Providence (1843). Les instituts féminins créés au Québec durant ces années 1843-1853 sont de loin ceux qui ont le plus prospéré numériquement : sept comptaient en 1969 entre 1400 et 4000 membres : outre les Sœurs de la Providence, les autres œuvrent toutes dans l'enseignement : Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie (1843), Sainte-Croix (1847), Sœurs de Sainte-Anne (1850), Sœurs de la charité de Québec (1849), Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge (1853) et Sœurs du Bon Pasteur de Québec (1850). Les deux seules autres congrégations qui comptent autant de membres sont la Congrégation de Notre-Dame et les Sœurs grises. Je dois avouer mon ignorance sur la spiritualité de ces communautés. Elle serait passionnante à étudier, surtout dans une veine comparative, puisqu'elles sont nées au moment du renouveau religieux. On pourrait y ajouter quelques autres fondations de la même époque : deux autres branches des Sœurs grises, les Sœurs de la charité de Saint-Hyacinthe (1840) et d'Ottawa (1866), ainsi que les Sœurs de la miséricorde (1848).

Mais revenons un peu en arrière, puisque nous avons sauté les nombreuses fondations de communautés en France lors de la Révolution (1789-1815)

ou de la Restauration (1815-1830). Sans oublier l'une ou l'autre fondation au XVIII<sup>e</sup> siècle, telle que celle des rédemptoristes par Alphonse de Liguori (1732), implantés à Sainte-Anne-de-Beaupré en 1878, ou celle de la famille de Louis-Marie Grignon de Montfort : montfortains, Filles de la Sagesse et Frères de Saint-Gabriel (1705), à la spiritualité mariale très marquée, et avec une mentalité aussi très militante, puisqu'on parle ici de la Compagnie de Marie. Ces trois communautés s'implanteront au Québec entre 1883 et 1888, les deux premières étant très liées entre elles (même supérieur général). Rédemptoristes et montfortains sont réputés pour leurs prédications populaires. Dans cette même veine, on peut citer les Oblats de Marie-Immaculée, fondés par Eugène de Mazenod en 1816 et appelés par M<sup>gr</sup> Bourget en 1841. C'est une des congrégations les plus importantes (774 membres au Québec en 1969), qui répandra à la fois l'esprit missionnaire et la dévotion à la sainte Vierge, sans parler d'œuvres qui viendront plus tard, comme le culte du Sacré-Cœur ou la pastorale ouvrière, avec un apôtre comme le père Lelièvre à Québec. Que de belles études en perspective ! Certaines communautés féminines sont dans la mouvance des Oblats : les Sœurs grises d'Ottawa, d'Élisabeth Bruyère, les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, les Missionnaires oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée (1904).

Une foule d'instituts masculins voués à l'enseignement ou aux missions populaires apparaissent aussi au début de la Restauration (1816-1821), avec différentes formes de piété, souvent mariale : Frères maristes, Frères de l'instruction chrétienne, Frères du Sacré-Cœur, résurrection des Frères de Saint-Gabriel, ou encore Pères maristes ou marianistes, qui se nomment tous deux Société de Marie. Un peu plus tard viendront deux communautés masculines, importantes au Québec, composées à la fois de frères et de prêtres, les Clercs de Saint-Viateur (1831) et la Congrégation de Sainte-Croix (1837), implantées toutes deux dans le diocèse de Montréal en 1847.

De nombreuses communautés féminines, vouées surtout à l'enseignement mais aussi au soin des malades et des pauvres, naissent à la même époque. Certaines, dans la foulée révolutionnaire : Filles du Cœur de Marie (1791), Sœurs de la Présentation de Marie (1796), Sœurs de la charité de Saint-Louis (1803) ; d'autres, dans les années suivantes : Sœurs du Sacré-Cœur (Saint-Jacut), Sœurs des Sacrés-Cœurs (Mormaison), Religieuses de Jésus-Marie, Filles de la charité du Sacré-Cœur, Filles de Jésus et, plus tard, entre autres, Sœurs des Saints-Cœurs (1853), Servantes du Saint-Cœur de Marie, fondées par un père du Saint-Esprit (1862). On voit apparaître ici, ne serait-ce que par les noms des congrégations, un certain type de dévotion, notamment celle du Sacré-Cœur, très populaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle. À la fin de ce siècle surgissent au Québec une série de congrégations féminines vouées soit à l'enseignement dans les petites écoles (Petites Écoles ou Notre-Dame du Rosaire, Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, Notre-Dame

du Perpétuel Secours, Notre-Dame du Bon Conseil), soit au service ménager des prêtres ou des collèges (Sainte-Marthe, Petites Sœurs de la Sainte-Famille).

Nous ne poursuivrons pas cette suite de fondations et d'implantations jusqu'à nos jours, mais mentionnons tout de même quelques cas en saillie, de congrégations aux dévotions bien caractéristiques. D'abord, une fondation canadienne, en 1861, celle d'une communauté contemplative, à Saint-Hyacinthe, par Catherine-Aurélié Caouette, les Sœurs adoratrices du Précieux-Sang, qui connaîtront un étonnant développement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, époque où la dévotion au Sacré-Cœur et le culte de la réparation sont très répandus. Songeons aussi à la dévotion eucharistique, avec l'implantation des Pères du Saint-Sacrement à Montréal en 1890 et celle des Servantes du Très-Saint-Sacrement à Chicoutimi en 1903. De là naîtra plus tard, en 1901, la Fraternité sacerdotale du père Eugène Prévost, un Canadien qui fondera également les Oblates de Béthanie (1911).

Pensons enfin à tout le mouvement missionnaire, si important durant le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Que ce soient les fondations québécoises, à l'initiative de Délia Tétreault (Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, 1902, Prêtres des missions étrangères, 1921), ou des congrégations qui en sont issues (Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges, 1919, Sœurs missionnaires du Christ-Roi, 1928), ou des congrégations venues d'ailleurs (Pères blancs, Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, Pères du Saint-Esprit, Missionnaires de Mariannahill, Sœurs de Saint-Paul de Chartres), ce fut un mouvement majeur, notamment sous Pie XI (1922-1939), et qui marqua aussi les autres congrégations.

## Conclusion

Arrêtons-nous là, bien conscient des lacunes de ce survol, qui n'a même pas parlé de mouvements spirituels aussi importants que ceux incarnés par les Carmélites, les Salésiens, les Petits frères des pauvres de Charles de Foucault ou les Petites sœurs de l'Assomption...

Les congrégations religieuses offrent aux chercheurs de riches perspectives de recherche. À eux d'en tirer profit, en tentant de renouveler le regard. Pour difficile qu'elle soit, la voie des courants spirituels me paraît l'une des plus prometteuses.

## Bibliographie

- ARNOLD, Odile, *Le corps et l'âme. La vie des religieuses au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1984, 378 p.
- ASSELIN, Jean-Pierre, *Les Rédemptoristes au Canada. Implantation à Sainte-Anne-de-Beaupré, 1878-1911*, Montréal, Bellarmin, 1981, 165p.
- CAMPEAU, Lucien, *Monumenta Novae Franciae* (Monumenta historica Societatis Iesu), 1967-1996, Québec, Les Presses de l'Université Laval, vol. I-III, Montréal, Bellarmin, vol. IV-VIII, couvre de 1602 à 1658.
- CAMPEAU, Lucien, *La mission des Jésuites chez les Hurons, 1634-1650*, Montréal, Bellarmin, 1987, 487p.
- COULOMBE, Danielle, *Coloniser et enseigner – Le rôle du clergé et la contribution des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Hearst, 1917-1942*, Hearst Ont., Le Nordir, 1998, 253p.
- COURCY, Raymond, *Vie religieuse et monde moderne. Les Petites sœurs de l'Assomption au Canada*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1990, 204p.
- D'ALLAIRE, Micheline, *Les dots des religieuses au Canada français, 1639-1800 : étude économique et sociale*, Montréal, Hurtubise HMH, 1986, 244p.
- DANYLEWYCZ, Marta, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)*, Montréal, Boréal, 1988, 247p. (trad. de *Taking the Veil. An Alternative to Marriage, Motherhood and Spinsterhood in Quebec, 1840-1920*, 1987).
- DENAULT, Bernard et Benoît LÉVESQUE, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 220 p.
- B. Denault, *Sociographie générale des communautés religieuses au Québec (1837-1970). Éléments de problématique* ;
- B. Lévesque, *Les communautés religieuses françaises au Québec : une émigration utopique ? (1837-1876). Étude de sociologie historique*.
- DÉVOST, Godefroy-C., *Les Capucins francophones du Canada*, Montréal, Éd. de l'Écho, 1993, 396p.
- DUMONT, Micheline, *Les religieuses sont-elles féministes ?* Montréal, Bellarmin, 1995, 208 p.
- DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID, dir., *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986, 318 p.
- FAHMY-EID, Nadia et Micheline DUMONT, dir., *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 415 p.
- GAGNON, Claude-Marie, *La maison jaune : les Sœurs de la charité de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1990, 366 p.
- HAMELIN, Jean, dir., *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Septentrion, 1990, 438 p.
- HAMELIN, Jean, *Le père Eugène Prévost (1860-1946), fondateur de la Fraternité Sacerdotale et des Oblates de Béthanie*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 647 p.

- HUOT, Giselle, *Une femme au séminaire : Marie de la Charité (1852-1920), fondatrice de la première communauté dominicaine du Canada (1887)*, Montréal, Bellarmin, 1987, 525 p.
- HUOT, Giselle, *Un rêve inouï... des milliers de jeunes*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1991, 528 p. [Biographie d'Élisabeth Turgeon, fondatrice des Sœurs du Saint-Rosaire de Rimouski]
- JEAN, Marguerite, *Évolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours*, Montréal, Fides, 1977, 324 p.
- JUTEAU, Danielle et Nicole LAURIN, *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec, de 1901 à 1971*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1997, 194 p.
- LAJEUNESSE, Marcel, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1982, 280 p.
- LAMIRANDE, Émilien, *Élisabeth Bruyère (1818-1876), fondatrice des Sœurs de la charité d'Ottawa (Sœurs grises)*, Montréal, Bellarmin, 1993, 802 p.
- LANGLOIS, Claude, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises à supérieure générale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 1984, 776 p.
- LAPERRIÈRE, Guy, *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996-1999, 2 vol.
- LAPOINTE-ROY, Huguette, *Charité bien ordonnée. Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal, 1987, 330 p.
- LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU, Lorraine DUCHESNE, *À la recherche d'un monde oublié : les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour, 1991, 431 p.
- LAVIGNE, Marie et Yolande PINARD, dir., *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, 432 p.
- MALOUIN, Marie-Paule, *Ma sœur, à quelle école allez-vous ? Deux écoles de filles à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1985, 171 p.
- MALOUIN, Marie-Paule, *Entre le rêve et la réalité : Marie Gérin-Lajoie et l'histoire du Bon-Conseil*, Montréal, Bellarmin, 1998, 312 p.
- OURY, Guy-Marie, *Les Ursulines de Québec, 1639-1953*, Sillery, Septentrion, 1999, 373 p.
- PERRON, Normand, *Un siècle de vie hospitalière au Québec. Les Augustines et l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, 1884-1984*, Québec, Presses de l'Université du Québec/Chicoutimi, Les Augustines de la Miséricorde de Jésus, 1984, 439 p.
- Les Prêtres de Saint-Sulpice au Canada : grandes figures de leur histoire*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 430 p.
- ROBILLARD, Denise, *Émilie Tavernier-Gamelin*, Montréal, Méridien, 1988, 330 p.
- ROBILLARD, Denise, *La traverse du Saguenay. Cent ans d'éducation. Les sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil de Chicoutimi, 1894-1994*, Montréal, Bellarmin, 1994, 648 p.
- ROUSSEAU, François, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec*, Québec, Septentrion, 1989-1995, 2 vol. T. I : 1639-1892, 1989, 454 p. ; t. II : 1892-1989, 1995, 492 p.
- SIMPSON, Patricia, *Marguerite Bourgeoys et Montréal, 1640-1665*, Montreal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1999 (1997), 269 p.



- TURCOTTE, Paul-André, *L'éclatement d'un monde. Les Clercs de Saint-Viateur et la révolution tranquille*, Montréal, Bellarmin, 1981, 366 p.
- TURCOTTE, Paul-André, *Les chemins de la différence. Pluralisme et aggiornamento dans l'après-concile*, Montréal, Bellarmin, 1985, 191 p. [CSV, 1969-1980]
- TURCOTTE, Paul-André, *L'enseignement secondaire public des frères éducateurs (1920-1970). Utopie et modernité*, Montréal, Bellarmin, 1988, 220 p.
- VEILLETTE, Denise, dir., *Femmes et religions*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 466 p.
- VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*. Sillery, Anne Sigier, 1987-1999, 3 vol. T. I *La conquête de l'Amérique, 1837-1880*, 1987, 443 p. T. II *Une ère de prospérité, 1880-1946*, 1991, 471 p. T. III *Inquiétudes et renouvellement, 1946-1987*, 1999, 407 p.
- VOISINE, Nive et Yvonne WARD, *Histoire des Sœurs de la charité de Québec*. T. I *L'âme de la fondation, Marcelle Mallet (1805-1871)*, Beauport, MNH, 1998, 302 p.
- YOUNG, Brian, *In Its Corporate Capacity. The Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1976*, Kingston/Montreal, McGill/Queen's University Press, 1986, 295 p.